

ENTRE
LES
FEUILLES

CET ESPACE-LÀ

Les Grecs l'appelaient la *skholè*. C'est un lieu hors du temps, une passerelle vers un territoire où l'on ne fait face à « rien », un horizon, une immensité, espace où s'étend la possibilité merveilleuse de rêver. C'est un bien précieux, rare, qui nous manque souvent. Un vide, plein d'imaginaire. « Rien à faire », c'est la première réplique d'*En attendant Godot*. La *skholè* ouvre à ça.

Au milieu des années vingt, Virginia Woolf se promène dans les jardins d'Oxbridge un jour d'automne. On lui a demandé d'écrire un essai et elle s'est rendue à l'université afin d'y travailler. Mais en ce temps-là une femme doit être accompagnée d'un membre de la communauté universitaire ou posséder une lettre d'autorisation, alors l'entrée lui est interdite. Aussi se rend-elle au jardin. Et là, c'est tout l'espace qui s'ouvre à elle et auquel elle se rallie.

« - et que pouvais-je bien faire ? Flâner dans les prés ? M'asseoir au bord de la rivière ? Certes, cette matinée d'automne était délicieuse. Les feuilles tombaient au sol en un tournoiement rouge. [...] Le vent souffla en provenance de je ne sais où, soulevant les feuilles à demi écloses, si bien qu'une sorte d'éclair gris argent traversa les airs. Nous étions entre chien et loup où les couleurs s'exaspèrent, où les violets et les ors enflamment, comme les battements d'un cœur impressionnable, les carreaux des fenêtres. C'était le moment où la beauté du monde, éclatante mais prête à périr - ici j'entrai dans le jardin, car la porte en avait été imprudemment laissée ouverte et, selon toute apparence, il n'y avait pas d'appariteurs dans les alentours -, montre ses deux visages : visage riant et visage d'angoisse, qui partagent également notre cœur. Les jardins de Fernham s'étendaient devant moi dans le crépuscule printaniers, sauvages et accessibles ; des jonquilles et des jacinthes, comme négligemment éparées, jonchaient l'herbe haute ; ces fleurs, qui n'eussent sans doute pas été dans un ordre parfait par le temps le plus beau, à présent pliées sous le vent, ondulaient et tiraient sur leurs racines. Les fenêtres de l'édifice, fenêtres incurvées comme celles des bateaux, entre leurs abondantes vagues de briques rouges, passaient du citron à l'argent sous le vol des rapides nuages printaniers.

[...]
Tout semblait obscurci et cependant intense, comme si l'écharpe que le crépuscule avait jetée sur le jardin eût soudain été coupée en deux par une étoile ou par une épée. »

Virginia Woolf, *Une chambre à soi* (*A Room of One's Own*, 1929), trad. Clara Malraux, 10/18, 1997

« CETTE PIÈCE SEMBLAIT FAITE POUR SARAJEVO »

En 1993, en pleine guerre de Bosnie-Herzégovine, Susan Sontag s'installe à Sarajevo pour y monter la pièce de Samuel Beckett. Les notes qui suivent sont les siennes.

Extraits :

« [...] Mais cette pièce n'est-elle pas surtout pessimiste ? m'a-t-on demandé. Autrement dit, cela n'allait-il pas déprimer le public de Sarajevo ; autrement dit, ne faisait-on pas preuve de prétention ou d'insensibilité en y représentant *Godot* ? - comme si la représentation du désespoir était un pléonasme pour des gens réellement désespérés ; comme si, en fait, dans une situation pareille, les gens avaient envie de voir *La Cage aux folles*. Devant ce genre de question condescendante et ignorante, je me rends compte que ceux qui la posent ne comprennent pas du tout à quoi ressemble la vie à Sarajevo, non plus qu'ils ne s'intéressent vraiment à la littérature et au théâtre. Car il est faux de croire que tout le monde, à Sarajevo, ne cherche que des distractions permettant de fuir la réalité. Là-bas, comme n'importe où, il existe une forte minorité de gens qui se sentent réconfortés et fortifiés lorsque l'art vient affirmer et transfigurer leur perception de la réalité. Ce n'est pas dire que les simples distractions ne leur font pas défaut à tous. La dramaturge du Théâtre National, qui est venue assister aux répétitions de *Godot* dès la deuxième semaine, et qui a fait ses études à l'université de Columbia, m'a demandé, avant mon départ, de lui rapporter à la fin du mois quelques numéros de *Vogue* et *Vanity Fair*, pour qu'elle puisse se rappeler toutes les choses qui ont disparu de sa vie. Il y a certainement plus de monde à Sarajevo qui préférerait voir un film avec Harrison Ford ou assister à un concert de Gun n'Roses plutôt qu'aller voir *En attendant Godot*. C'était tout aussi vrai avant la guerre. Aujourd'hui, c'est peut-être un peu moins vrai. »

COULISSES

ILS-ELLES TRAVAILLENT À L'ARRIÈRE DE LA SCÈNE,
DANS LES ATELIERS, LES BUREAUX, AFIN QU'EN LUMIÈRE TOUT EXISTE.
ALORS, POUR UNE FOIS, LES INVITER DEVANT.

EUSÉBIO PADURET/SÉBI - RÉGISSEUR LUMIÈRE

REPRENDRE LA ROUTE.

Il dit d'entrée de jeu, comme qui ne veut pas dévoiler la part intime de sa vie, que de lui il ne dira rien. Rien de ses origines hongro-roumaines, rien de sa phalange droite coupée, rien de son bandana éternellement porté façon doo-rags (le bandana des motards). Rien du tout, non. Mais de lui, on tracera cependant le portrait parce qu'avec ses plus de trente ans d'expérience théâtrale Eusébio est incontournable.

Elle travaillait au Théâtre National de Budapest, il flirtait avec elle, la suivit par curiosité, y resta pour l'aventure humaine qu'il y découvrit. Chaque soir était présenté un texte de répertoire différent, chaque jour les décors, les lumières se transformaient, et lui, du bout de sa vingtaine d'années, soir après soir, il transportait les meubles. Il en avait la responsabilité. Puis, un jour, il laissa derrière lui sa ville, sa famille, et partit. Venu en Suisse à l'occasion d'une amitié, il y resta à la gourmandise des rencontres. Il apprend alors la langue en l'écoutant, notamment au fil des pièces qui se créent sous ses yeux - « la première pièce que j'ai éclairée, je l'ai suivie au doigt. Durant toutes les répétitions et les représentations, je lisais le texte en parallèle. J'apprenais le français comme ça ». Lui, qui se dit « pas cultivé », trouve alors auprès des lieux de culture la place qui lui convient, en ce petit territoire qui entre cinq fois en son pays natal. Au Théâtre de Carouge il est aujourd'hui le dernier de la génération du directeur Georges Wod (1981-2002) à être resté.

Trois mots reviennent au fil de la conversation. Le premier, pour le métier, est celui de : s'adapter. « Pour tenir, dans tout métier, il faut savoir s'adapter. Mais s'adapter, ça demande du respect (ce sera son second mot), à tous les étages. Cela veut dire qu'il faut être ouvert, à l'écoute, mais ne pas se perdre. » Ce mot de respect en appelle alors un autre, celui de Liberté, qui est donc le troisième, et qui supplante tout. « Être libre, parvenir à le rester, cela me semble la chose la plus importante. Celle à la base de chaque être vivant. Celle qu'il ne faut pas abandonner. »

Ce qu'il faudra encore dire de lui, nous le dirons avec un autre mot cependant : collectionner. S'il collectionne les motos (la fidélité au bandana...), les voitures, Eusébio recueille surtout mille objets divers, glanés auprès de marchands, de marchés, avec une passion inextinguible. Contenu dans le plus petit objet ancien, il s'approprie alors ce fragment de Temps invisible, et aime ces choses qui « possèdent une histoire personnelle ». Par exemple, les machines à écrire, dont il conserve plusieurs modèles. Collectionner, c'est créer un monde, le recréer. « Après ma vie au théâtre, je voudrais reprendre la route, dit-il. La vie est si courte, je voudrais juste partir là où elle me mènera, jusqu'au bout. » Collectionner, c'est faire sien le monde. C'est le savoir infini.

ENTRE LES FEUILLES EST UN PETIT RECUEIL DE TEXTES
PROPOSÉS PAR KARELLE MÉNINE, HISTORIENNE ET AUTEURE,
ET JOINT À CHAQUE SPECTACLE.

THEATREDECAROUGE.CH